



Jean-Michel Geneste
et Boris Valentin

SI LOIN, SI PRÈS.
POUR EN FINIR AVEC
LA PRÉHISTOIRE

Flammarion

SI LOIN, SI PRÈS.
POUR EN FINIR AVEC
LA PRÉHISTOIRE

JEAN-MICHEL GENESTE
ET BORIS VALENTIN

SI LOIN, SI PRÈS.
POUR EN FINIR AVEC
LA PRÉHISTOIRE

Flammarion

Jean-Michel Geneste

est archéologue, conservateur général du patrimoine au ministère de la Culture. Avant de se consacrer à l'étude de l'art préhistorique, il a d'abord fouillé et étudié en Dordogne des habitats de Néandertal et de Cro-Magnon (autrement dit d'*Homo sapiens*, notre espèce), occupés entre -200 000 et -12 000 ans. Ses recherches sur les outillages de ces époques très diverses l'ont conduit un peu partout en Eurasie. En France, il fut aussi conservateur de la grotte de Lascaux et ensuite il dirigea les recherches dans celle de Chauvet où il poursuit ses enquêtes sur les systèmes symboliques préhistoriques. Celles-ci l'ont mené au Botswana, en Australie, en Sibérie et au Canada, où il tente d'écrire l'histoire de l'art pariétal et rupestre au moyen de l'archéologie et de l'ethnographie.

Boris Valentin

est archéologue lui aussi, spécialiste des dernières sociétés préhistoriques ne vivant que de chasse et de collecte, en gros entre -18 000 et -7 000 et plutôt en Europe occidentale, occasionnellement en Israël. Il est professeur à l'université Paris 1, responsable des fouilles sur le site magdalénien d'Étiolles en Essonne ainsi que de recherches collectives sur des gravures rupestres préhistoriques dans le massif voisin de Fontainebleau.

Sommaire

- 6** Préambules
- 16** Premiers pas
- 42** Avec Néandertal
- 74** Dans Chauvet
- 106** Un âge de glace
- 142** Lascaux et après
- 186** Si loin, si près
- 232** Passages
- 274** Annexes

Chapitre 2

Premiers pas



**Vue des Eyziès-de-Tayac depuis le plateau
de Crabarienne (La Mouthe, Dordogne, France)**

© Jean-Michel Geneste

Prologue

Trouver à l'histoire humaine un début n'est vraiment pas simple. Commence-t-elle il y a 2,5 millions d'années environ, en Afrique de l'Est et du Sud, avec *Homo habilis* notamment? Ou bien un million d'années plus tard avec *Homo ergaster*, beaucoup plus spécialisé dans la marche bipède, autant qu'*Homo sapiens*, notre espèce? À moins qu'il ne faille retenir comme point de départ l'invention des premiers outils taillés dans la pierre, et revenir bien en arrière, il y a plus de 3 millions d'années? Mais alors taillés par qui, à cette époque où foisonnent les proches cousins des humains comme les Australopithèques ou les Kenyanthropes? On sait finalement peu de choses – mais ô combien fascinantes – sur ces immensément longs et vieux commencements de l'humanité.

Passons à l'autre trame chronologique que nous avons choisie et à quelques certitudes au moins de ce côté-là : on sait que Jean-Michel Geneste est né en 1949 et qu'il a commencé d'étudier l'archéologie préhistorique en 1974. Il est certain aussi que Boris Valentin a vu le jour en 1965 et qu'il a suivi ses premiers cours à l'université en 1985.

Jean-Michel Geneste – Pour introduire ce chapitre, j'ai choisi un lieu intime ouvrant sur un des paysages de mon enfance. J'y ai conduit nombre de personnes afin qu'elles découvrent ce panorama dont mes parents et grands-parents m'ont appris les dimensions historiques et spirituelles. Ce point de vue surélevé est celui du plateau de Crabarienne, situé à La Mouthe, à deux pas de l'endroit où j'habite aujourd'hui. Depuis ce promontoire en rebord de falaise de Guilhem, dominant de plus de cent mètres la Vézère en aval de sa confluence avec la Beune, on voit, en contrebas à droite, le village des Eyzies-de-Tayac blotti sous sa haute falaise grise et blanche. Dans les grottes et abris-sous-roche* qui mitent les escarpements calcaires, un œil expert localise une stupéfiante concentration de sites paléolithiques*. La fouille de ces réservoirs à vestiges multimillénaires a fondé la préhistoire entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. C'est ici notamment que la pleine révélation de l'art paléolithique* sur objets s'est produite en 1867 avec Édouard Lartet et Henry Christy. Ce secteur de vallée est le berceau des premières recherches – d'abord plutôt lucratives puis assez vite dirigées par des objectifs

scientifiques – et les plus prestigieuses découvertes sont conservées et présentées dans le Musée national de préhistoire creusé à même la roche.

Je voudrais laisser la parole un instant à Moïse Teyssandier, un compagnon tailleur de pierre voisin de mes grands-parents paternels, né à la fin du XIX^e siècle à La Mouthe, et contemporain de la découverte de la grotte ornée du même nom. Il décrit en 1928 le plateau de la Crabarienne et le vaste panorama que nous venons de découvrir¹. Parmi les toponymes qu'il énumère – dans l'orthographe parfois phonétique de l'époque – figurent la plupart des grands sites en cours d'exploration avec la mention des fouilleurs : « Sur cette vaste terrasse de la Crabarienne, je ne me lassais jamais d'admirer le magnifique et peut-être le plus extraordinaire point de vue de l'univers. [...] D'où nous sommes, nous distinguons très bien la rivière, qui coule sur un lit de gravier. Dans la plaine fertile en face, les personnes qui travaillent dans les terres ressemblent à de tout petits enfants. Tournons maintenant nos regards vers la gauche; voici les rochers mystérieux du Cingle qui se prolongent jusqu'aux carrières de Kaolin. [...] Remontons sur la droite, Saint-Cirq, la Roquette, le pont du chemin de fer, œuvre d'art remarquable; de quelque côté qu'on l'examine, il semble qu'il va se renverser sur l'eau. Voici les rochers de Gorge d'Enfer et son abri fameux; Laugerie-Basse, les fouilles de Maury, sa fameuse grotte du Grand-Roc; à la suite, Les Marseilles, magnifique point de vue sur les trois jumeaux et le bout du monde, Laugerie-Haute, véritable atelier des temps préhistoriques, fouillée actuellement par Peyrony pour le compte de l'État, trois cents mètres plus loin à flanc de colline, la célèbre station de la Micoque, illustrée par le Suisse-Allemand Hauser, le premier chercheur de cailloux, qui a su donner et conserver à ses fouilles un caractère vraiment scientifique. Toujours sur notre droite en rapprochant notre point de vue, voici Tayac et son église fortifiée du XI^e siècle; le champ de repos, la gare et le célèbre Cros-Magnou; les rochers mastodontes des Eyzies, la rue des troglodytes, le château, sa terrasse et le musée. Tiens voici là-bas l'immense trou noir de la grotte des Eyzies, les Anglais Christy et Lartet y ont découvert des merveilles inestimables, entre autres, les restes d'un repas de chasseurs de Rennes, propriété du musée de Périgueux. Encore plus à droite, voici les Cugnes et la route qui grimpe la colline vers Liveyre, la Madeleine

1. Moïse Teyssandier, *Barbasse. Souvenirs d'un ouvrier périgourdin*, Périgueux, Imprimerie périgourdine, 1928, 191 p.

et le Moustier. Font de Gaume, le village troglodyte des Girouteaux, la grotte des Combarelles, Cazelle, Commarque et Cap Blanc nous sont masqués par le mamelon raviné du village libre de Beüne. [...] N'oublions pas le Vieux Moulin, à quelques mètres de là, rendu célèbre par le tableau d'Harpignies, et enfin, derrière nous, le vallon et la station de La Gaubert, la fameuse grotte de La Mouthe et celle du Loup. Dans quel pays, dans quelle contrée, la nature a-t-elle amoncelé une si prodigieuse quantité de trésors naturels ? Malgré cela, la pensée n'est pas encore satisfaite, de vastes problèmes ne sont pas résolus, des énigmes inexplicées l'assiègent de toutes parts ; ce vaste cirque incurvé a été autrefois couvert par les eaux. Combien de mille ans, même de millions d'années se sont écoulées avant que le lit de la rivière actuelle, dont trois cent mètres de profondeur nous séparent, soit devenu ce qu'il est ? »

Boris Valentin – Pour n'importe quel préhistorien, ces noms de lieux sont envoûtants. Les premiers chercheurs les ont utilisés comme repères dans les chronologies qu'ils nous ont léguées et, depuis, chaque toponyme constitue l'illustre fragment d'une très longue histoire (celle des humains) et d'une autre plus courte (celle de notre discipline). Chaque nom est un jalon des temps immémoriaux. Cro-Magnon renvoie par exemple à une humanité d'autrefois, à notre ancêtre direct, *Homo sapiens* tout comme nous. La Madeleine a donné son nom au Magdalénien*, une civilisation d'ampleur pan-européenne. La Mouthe, c'est la grotte grâce à laquelle on a enfin admis l'ancienneté de l'art des cavernes au début du xx^e siècle... J'avoue que l'évocation de ces lieux me fait encore frissonner.

Au beau milieu, Moïse Teyssandier évoque « le pont du chemin de fer ». Cet ouvrage raconte une autre histoire décisive, n'est-ce pas ?

Jean-Michel Geneste – En 1863, passant par Les Eyzies, s'ouvre la ligne ferroviaire reliant Paris à Agen, puis à Toulouse pour transporter voyageurs et marchandises vers l'Espagne et l'extrême sud-ouest de l'Europe, par conséquent jusqu'aux portes du Maroc et de l'Algérie, colonies qui font alors rêver les gouvernements européens, les investisseurs privés et les premiers touristes. Le tracé de cette voie est l'œuvre d'ingénieurs saint-simoniens qui convoitaient alors, en les idéalisant, des horizons nouveaux. La ligne est rapidement construite avec des ouvrages d'art discrets et peu onéreux. De Périgueux au Buisson, tout en traversant le Périgord du nord au sud, elle suit sagement les flancs de vallée, rectifiant

Chapitre 5

Un âge de glace



Fouille archéologique d'un niveau d'occupation
des environs de - 25000 de la grotte
de Combe Saunière (Sarliac-sur-L'Isle, Dordogne,
France) © Jean-Michel Geneste

Prologue

Après les rituels aurignaciens* à Chauvet, et avant l'effondrement du porche de la grotte, le sanctuaire reçoit peut-être d'autres communautés porteuses d'idées gravettiennes*. Le courant culturel qui les propage aurait pour source l'Europe centrale vers - 35000. Nouvelles techniques du silex ou du bois de Renne, autres instruments de chasse et modes de vie occasionnellement sédentaires s'accompagnent de symboles inédits. Ainsi, vers - 30000, des statuettes féminines aux rondeurs exacerbées forment de si puissants emblèmes qu'ils sont répandus depuis Brassempouy, dans les Landes, jusqu'à la Grande Plaine de Russie. Dans les grottes du Sud-Ouest européen, de nouveaux styles s'affirment, par exemple à Cussac, en Dordogne, où l'on vient inhumer des défunts.

Le climat étant de plus en plus sec et froid, l'inlandsis* du nord de l'Europe s'étend jusqu'à Berlin au cours de ce que l'on appelle le « Dernier Maximum Glaciaire » et le niveau des mers est plus bas que l'actuel de 120 mètres, comme au voisinage de la grotte Cosquer dans les Bouches-du-Rhône dont l'entrée est aujourd'hui sous-marine. En France, les températures moyennes estivales sont inférieures de 10 °C à celles d'aujourd'hui, et le différentiel hivernal est de 20 °C. De même qu'en Sibérie aujourd'hui, le permafrost* est répandu et la végétation est si pauvre qu'elle ne retient plus les fins sédiments soulevés par de violents blizzards. Animaux et humains se nourrissent difficilement et leurs effectifs s'effondrent. Entre - 26000 et - 23000, le courant culturel solutréen* est la réponse à ces moments très difficiles en France et dans la péninsule Ibérique.

Jean-Michel Geneste s'intéresse à ces temps de crise depuis 1978 quand débute ses fouilles à Combe Saunière, en Dordogne, en parallèle de ses autres recherches sur les occupations bien plus anciennes de Néandertal. Son intérêt pour les idées solutréennes* redouble en quelque sorte avec Lascaux, qui en conserve peut-être aussi des marques - on y viendra au chapitre suivant.

Depuis 1996, Boris Valentin enseigne en première année d'université tout le Paléolithique* (et ses prolongements mésolithiques), pas moins de trois millions d'années que découvrent les préhistoriens débutants. Quant à son cours de fin de licence (« Histoire archéologique des derniers chasseurs-collecteurs en France du XXV^e au

VI^e millénaire avant J.-C. »), il épouse plus étroitement ses champs de recherche et commence précisément par le Solutréen*. Sur ce courant culturel, il n'a pas encore conduit d'études personnelles et ses enquêtes s'effectuent comme par procuration; c'est la chance que l'on a quand on dirige des travaux de recherche universitaires.

Jean-Michel Geneste – On commence ce chapitre avec une photo un peu austère au premier abord, non immédiatement décriptable pour le profane et illustrant certaines grandes difficultés de l'archéologie préhistorique. C'est une vue de mon installation dans la petite grotte de Combe Saunière à Sarliac-sur-L'Isle en Dordogne : des échafaudages supportant les planches que l'on installe pour fouiller en s'y allongeant afin de ne pas piétiner les couches archéologiques. La grotte se trouve aux marges du Bassin aquitain sur les contreforts du Massif central, dans un vallon dont la cavité tire son nom et qui s'ouvre en rive gauche de la vallée de L'Isle, à 10 kilomètres de Périgueux. Le vallon se prolonge le long d'une faille géologique importante rejoignant la vallée de l'Auvézère en coupant transversalement le massif qui sépare les deux rivières en amont de leur confluence. Le versant oriental du vallon de Combe Saunière présente, sur quelques centaines de mètres, un escarpement discret creusé de petites anfractuosités formées sur un joint de strate entre deux calcaires de dureté très différente. Les cavités sont peu visibles car le calcaire pétri de fossiles a été exploité au Moyen Âge pour fabriquer des meules de moulin.

Une exploitation de ce genre a défiguré l'ancienne falaise de six mètres de hauteur qui surmontait l'entrée de la petite grotte de Combe Saunière; le site a failli être entièrement détruit, mais finalement seul l'avant du porche originel a disparu, laissant à son emplacement un talus escarpé constitué de déblais colonisés par des chênes. En 1976, lorsque des enfants du voisinage y découvrent des silex et de la parure paléolithique* à l'entrée d'un terrier de Renard, ils croient pénétrer directement dans une grotte alors qu'ils ne s'insinuent que dans l'amoncellement des déchets du front de taille. Sur la photo, on devine d'ailleurs que la paroi du fond est attaquée par ce front et c'est pourquoi la fouille archéologique s'est déroulée à l'air libre après évacuation obligée des déblais de carrière qui recouvraient entièrement le site tout en le protégeant.

C'est Guy Célérier – nous avons parlé de lui quand nous avons abordé mes années de formation – qui identifie les premiers vestiges comme

étant solutréens*. J'hérite alors de la responsabilité d'un premier sondage en 1978, puis d'une fouille de sauvetage urgent en 1979 dans un site qui risque d'attiser la convoitise des prospecteurs clandestins. Je n'ai pas encore d'intérêt particulier pour le Solutréen* – je travaille alors sur Néandertal disparu 20 000 ans plus tôt –, et je ne suis pas préparé à cette découverte importante, mais, comme cela m'est arrivé plusieurs fois dans ma carrière, je ressens mon défaut de compétences comme un puissant stimulant, d'autant que le site est vraiment exceptionnel. À l'époque, les connaissances sur le Solutréen* du Bassin aquitain – synthétisées par Philip Smith dans sa thèse en 1966¹ – reposent essentiellement sur des fouilles des débuts du xx^e siècle dans les grands sites de la vallée de la Vézère (Laugerie-Haute et Badegoule) ou de la Dronne (le Fourneau du Diable) ainsi que sur des gisements de Charente (Roc-de-Sers). Les fouilles récentes avec des méthodes délicates font cruellement défaut, et la découverte à Combe Saunière d'une grotte intacte se prêtant à une enquête minutieuse constitue alors un véritable événement scientifique qui mobilise Jean-Philippe Rigaud, François Bordes et Jacques Tixier, présents dès le premier sondage en 1978. La grotte est finalement acquise par le ministère de la Culture en 1992.

La fouille sur le site accapare une part importante de ma disponibilité, d'abord en parallèle de ma thèse sur Néandertal, puis en complément d'autres responsabilités jusqu'en 1997. À ce moment-là, je suis finalement absorbé par les recherches complexes qui commencent à Chauvet, et je considère que les travaux à Combe Saunière ont réuni une quantité de données déjà suffisante pour réaliser une étude synthétique. Celle-ci a été temporairement ralentie par mes recherches sur l'art rupestre mais je relance actuellement les travaux de publication.

De 1978 à 1997, l'exploration de cette petite grotte est longue car elle est menée par une équipe pluridisciplinaire très exigeante, éveillée à toutes les préoccupations qui voient alors le jour dans la recherche paléolithique*². Une fois la cavité originelle dégagée des déchets de carrière, après l'évacuation d'une centaine de tonnes d'éboulis, la fouille des niveaux solutréens* peut s'étendre par décapages très fins; c'est l'état

1. Philip E.L. Smith, *Le Solutréen en France*, trad. F. Bordes, Bordeaux, Delmas, 1966, 449 p.

2. Jean-Michel Geneste et Hugues Plisson, « Le Solutréen de la grotte de Combe Saunière 1 (Dordogne) première approche paléolithologique », *Gallia Préhistoire*, 29(1), 1986, p. 9-27.

même quand la mémoire n'est plus très vivante : en Colombie-Britannique, les valeurs et connaissances sont enfouies et en partie oubliées, nombre d'Amérindiens puisant l'essentiel de leurs connaissances dans les comptes rendus de Franz Boas et de James Teit. Il n'y a plus beaucoup d'authenticité, mais il suffit de peu de chose pour déclencher la redécouverte. L'art rupestre était connu de quelques-uns seulement qui, à notre initiative, le font redécouvrir à d'autres Amérindiens de ce Canada pluri-ethnique et compartimenté. On recrée de la porosité culturelle là où il n'y en avait plus. Et notre présence stimule indirectement un intérêt croissant pour d'autres coutumes remontant au milieu du XIX^e siècle, notamment des chants et des danses. Il est d'ailleurs regrettable que ces fonctions importantes de nos recherches ne soient pas toujours bien comprises ici même.

Boris Valentin – Cela ne m'étonne pas trop. Il y a encore en France des blocages à propos de l'archéologie des périodes très récentes, on l'a vu quand des collègues se sont intéressés à la Première Guerre mondiale, puis à la Seconde. Et maintenant aux restes d'un décor de Jacques Demy pour son film *Peau d'âne*, une expérience limite et humoristique, un puissant jeu d'esprit que nous avons modestement encouragé chacun à sa façon parce qu'il interroge génialement les raisons pour lesquelles nous faisons de l'archéologie¹³. Ici, certains collègues ont du mal à concevoir une archéologie sans distanciation temporelle, mais heureusement cela évolue très vite grâce aux militants de cette archéologie prémunissant contre toute forme d'amnésie.

On y reviendra dans le dernier chapitre, mais j'aimerais auparavant recueillir encore quelques mots sur tes projets loin d'Europe : y a-t-il des suites prévues là où nous nous sommes rendus ? D'autres envies ailleurs ?

Jean-Michel Geneste – En Colombie-Britannique, pour le projet de mise en valeur muséale, nous allons nous intéresser à trois autres lieux associant art et habitat. Comme Chuchuwayha, ils font partie de la quarantaine de sites inventoriée le long de la piste qui suit la rive gauche de la Similkameen River avant de rejoindre la Columbia River et de gagner le Pacifique – un grand axe de circulation par conséquent, depuis au moins le XVI^e siècle.

13. <https://www.shellac-altern.org/films/465>

J'envisage aussi des interventions sur d'autres terrains amérindiens avec de l'art rupestre, et j'ai peut-être maintenant un autre point d'appui au Mexique et en Basse-Californie. Même si je n'abandonne pas les fouilles, étant très attaché aux informations inégalées qu'elles peuvent apporter, je ne compte plus les diriger ; je veux me concentrer sur la transmission des résultats auprès des populations locales et de publics plus vastes. J'ai pour cela un projet de mise en valeur internationale de l'art rupestre – The Adventure of Rock Art (TARA), dont nous reparlerons. Ce projet constitue désormais une véritable colonne vertébrale sur laquelle se grefferont aussi des compléments en Australie et dans l'Altai.

Boris Valentin – Presque au terme de ces entretiens, je te connais beaucoup mieux et je crois percevoir un fil sous-jacent reliant tes multiples champs d'intérêt, et surtout la façon dont tu les abordes. Il s'agit d'un attrait pour les paysages naturels et la façon dont les humains se les approprient. Dans nos entretiens, on suit cela depuis tes enquêtes sur les territoires de Néandertal jusqu'à la phénoménologie de la forêt en Papouasie en passant par l'anthropo-géomorphologie* des grottes ornées. Sans oublier la vue panoramique des Eyzies-de-Tayac, que tu as choisie en exergue du chapitre sur nos débuts.

Jean-Michel Geneste – Je ne peux pas contester cela et je peux même le préciser un peu. Je suis conscient depuis toujours que les divers outils de l'archéologie sont très partiels, nous obligeant à jouer sur de multiples échelles. Il faut souvent descendre jusqu'à la vision microscopique, par exemple pour examiner le contenu en pollens ou en charbons d'une couche archéologique. Face à un objet technique, on reste sur un très gros plan. Puis, de proche en proche, en étudiant l'organisation d'un habitat et son inscription dans un territoire et un environnement, on prend de plus en plus de recul. On passe donc du très rapproché macroscopique au panorama très lointain. Un peu comme ces portraits à haute densité psychologique de la Renaissance enchâssés dans des paysages. Il faut relier toutes ces échelles, c'est un défi, et il est vrai que c'est à la base de ma démarche. Les arts pariétaux et rupestres méritent eux aussi de ne pas être lus de façon étroite. Le premier volume de la monographie que nous préparons sur la grotte Chauvet porte d'ailleurs le titre *Atlas*, ce n'est évidemment pas anodin. C'est leur cadre et leurs interrelations qui donnent du sens aux faits, cette prise de conscience remonte au grand

saut épistémologique franchi en archéologie paléolithique* dans les années 1970, en particulier grâce à André Leroi-Gourhan.

Mais tout cela me vient sans doute de plus loin encore. Les paysages – que j’aime peindre et que j’ai beaucoup explorés par la littérature dès l’enfance – je les ressens comme des territoires, c’est-à-dire en partie comme des représentations subjectives. La peinture paysagère académique m’intéresse beaucoup moins que Mark Rothko chez qui je vois d’ailleurs des paysages. Si j’ai commencé mes recherches sur la façon dont Néandertal parcourait le Bassin aquitain et en utilisait les ressources matérielles, ce n’est évidemment pas neutre, même si cette région, vu la diversité des roches exploitables, est un excellent terrain d’étude. J’ai un lien affectif avec ce territoire, sans m’y sentir pour autant enraciné : je m’y sens bien quand j’y reviens au retour de mes nombreux voyages, comme mon père avant moi. Ma maison en Dordogne est remplie d’objets de partout et d’ailleurs, c’est une part de ma mémoire. Une autre enregistre la trace des paysages qui me marquent : les plages de la mer Rouge, les torrents de l’Altai, la steppe de Terre d’Arnhem, la granulométrie du sable saharien, la brume sur la Kikori River, l’odeur unique qui te saisit sur chaque tarmac... Les yeux fermés, je les retrouve.

1

Jean-Michel Geneste

Dans le nord de l'Australie, à une centaine de kilomètres de la côte, le plateau escarpé de Terre d'Arnhem s'élève brutalement mais pas très haut. C'est une formation de quartzite de plus d'un milliard et demi d'années, creusée de canyons se recoupant perpendiculairement. L'eau coule très claire directement sur les dalles dures de quartzite et, la roche s'altérant peu, il ne se forme que de très rares sédiments. Si bien que, là où nous fouillons, à peine un mètre s'accumule en 100 000 ans. La végétation est particulière, de même que la faune, avec beaucoup d'oiseaux et notamment des Perroquets ainsi que plusieurs espèces de marsupiaux. Une partie du plateau constitue le territoire traditionnel des Jawoyn qui nous ont accueillis, Bruno David, Jean-Jacques Delannoy et moi (© Jean-Michel Geneste).

2

Jean-Michel Geneste

L'abri-sous-roche de Nawarla Gabarnmang, sur le plateau de Terre d'Arnhem, est une cavité entrecoupée de sortes de piliers naturels, des zones très compactes qui ont résisté à la lente dissolution par l'eau du quartzite en des endroits plus fragiles. Les Hommes se sont installés là il y a plus de 50 000 ans et nous avons observé, avec Jean-Jacques Delannoy, qu'ils ont progressivement démantelé des piliers à la fois pour prélever de la roche et s'en faire des outils, et aussi pour gagner de l'espace comme dans la zone avant de la photo, dégagée entre - 30 000 et - 15 000.

Depuis lors, des décors ont été peints sur le plafond ainsi dégagé

(© Jean-Michel Geneste).

3

Jean-Michel Geneste

Sur le grand plafond peint de Nawarla Gabarnmang, on discerne dans le quartzite de très fines ondulations naturelles imprimées par les rides d'eau sur le sable d'un rivage d'il y a plus d'un milliard d'années. Les premières œuvres que l'on perçoit correspondent à un assortiment de poissons finement tracés au pinceau au cours des cinq derniers siècles. On voit ici deux grand Barramundi rouges, d'une espèce carnivore toujours présente dans les eaux voisines, atteignant jusqu'à 40 kilos et dont la chair est très nourrissante et délicieuse. Ces deux poissons sont représentés dans le style « rayon X » qui fait voir les arêtes et les organes internes. Le rouge est une des couleurs d'un clan des Jawoyn, celui de notre hôte, Margaret Katherine, qui a vu peindre les Barramundis

(© Jean-Michel Geneste).

4

Jean-Michel Geneste

Sur cette vue du plafond de Nawarla Gabarnmang, on découvre un palimpseste de figures peintes, celles en rouge, les plus anciennes, étant aujourd'hui presque complètement effacées. Les plus récentes sont des poissons d'un style « rayon X » particulier, sans organes visibles mais compartimentés. Ils recouvrent une silhouette féminine figurant un esprit de la roche, une « Mimi ». Elle est figurée d'une façon

très codifiée, particulière aux Jawoyn et bien étudiée par Robert Gunn, avec des motifs très fins sur le corps - de probables scarifications - réalisés au moyen d'une herbe trempée dans l'ocre rouge. Cette œuvre, comme les poissons, date des derniers siècles, alors qu'il y a en dessous des figures qui ont 1100 ans. La fouille a livré des fragments de paroi peinte qui remontent jusqu'à

- 32000 (© Jean-Michel Geneste).



1



2



3

4

